

L'insupportable silence des intellectuels turcs

mercredi 15 septembre 2021, par [CHETERIAN Vicken](#) (Date de rédaction antérieure : 12 septembre 2021).

Lorsque la deuxième guerre du Karabakh a éclaté le 27 septembre de l'année dernière, avec une attaque massive des Azerbaïdjanais contre les Arméniens du Karabakh, les intellectuels turcs sont restés silencieux. Par intellectuels turcs, j'entends les personnes qui produisent professionnellement des idées indépendamment de l'Etat (sinon, les producteurs d'idées liés à l'Etat seraient nommés « propagandistes »). Aujourd'hui, un an plus tard, ils sont toujours silencieux. Cette indifférence pose un certain nombre de questions en matière d'évaluation politique et de prise de position morale.

Le silence des intellectuels turcs présume au mieux que le conflit du Karabakh ne concerne pas la Turquie. Au mieux, la guerre oppose deux « tribus sauvages » d'un Caucase lointain où deux groupes ethniques se disputent un morceau de territoire. C'est peut-être le cas ; il est vrai que depuis 1988, les Arméniens et les Azéris « de souche » s'affrontent dans et autour du Karabakh pour le contrôle du territoire. Il est également vrai que ce problème est en grande partie le résultat d'institutions politiques rigides datant de l'ère stalinienne et des processus de construction nationale du haut vers le bas, qui ont explosé au cours des dernières années de l'histoire soviétique.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'histoire. L'autre partie de l'histoire du conflit du Karabakh est que la Turquie en fait partie, et qu'elle l'a toujours fait : en 2020, nous avons tous vu des généraux turcs à Bakou, des F-16 et des Bayraktars [drone de combat] déployés pour mener une guerre contre les Arméniens du Karabakh. Si la Turquie est « un facteur de guerre et non de paix au Karabakh » contre les Arméniens, comment se fait-il que les intellectuels turcs gardent un silence assourdissant ? [1]

La Turquie qui mène une nouvelle guerre contre les Arméniens, un siècle après avoir anéanti les Arméniens ottomans, n'est pas « quelque chose » de politiquement neutre qui laisse tout intellectuel silencieux. En fait, depuis le début du conflit, la Turquie a pris parti, soutenant l'Azerbaïdjan et s'opposant à l'Arménie. Ankara a soutenu diplomatiquement les positions azerbaïdjanaises, fourni une aide militaire massive sous forme d'armements et formé des milliers d'officiers azerbaïdjanais à une guerre de type OTAN. Par son soutien sans limite à la Bakou officielle, la Turquie a durci les positions des dirigeants azéris, les a rendus de plus en plus militaristes et a contribué à saper une solution diplomatique au conflit au sein du groupe de Minsk de l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe).

Ankara a non seulement apporté un soutien politique et militaire massif à l'Azerbaïdjan, mais il a également exercé une pression énorme sur l'Arménie : depuis l'effondrement de l'Union soviétique, la Turquie refuse de normaliser les relations avec l'Arménie par des échanges diplomatiques et continue de maintenir la frontière hermétiquement fermée. Il s'agit de la dernière frontière fermée datant de la guerre froide [2].

Pourtant, il existe une autre dimension, celle du génocide et de la négation du génocide. La Turquie

a transmis à l'Azerbaïdjan son idéologie génocidaire et celle de la négation du génocide.

Lorsque le conflit du Karabakh a éclaté le 20 février 1988, alors que les Arméniens du Karabakh exprimaient massivement leur volonté d'être détachés de l'Azerbaïdjan soviétique et d'être unifiés avec l'Arménie soviétique, la « réponse » est venue une semaine plus tard sous la forme de massacres anti-Arméniens dans la ville de Soumgaït. Cette violence était accompagnée d'une justification idéologique de la violence anti-arménienne, qui était la copie exacte de la justification turque du génocide arménien. A une époque où l'idéologie du « socialisme » se désintégrait dans l'Azerbaïdjan soviétique, une nouvelle idéologie du nationalisme était empruntée à la Turquie, dans laquelle les Arméniens étaient diabolisés : non seulement ils n'avaient pas le droit de formuler la moindre revendication politique, mais leur existence même en Transcaucasie était décrite comme illégitime. Ils n'étaient que des agents de l'impérialisme, et l'Azerbaïdjan avait le droit de les chasser « comme des chiens ». Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

Alors que la Turquie s'est éloignée de la négation pure et dure du génocide, nous constatons que cela est devenu l'idéologie d'Etat en Azerbaïdjan. La propagande d'Etat en Azerbaïdjan non seulement nie le fait du génocide arménien de 1915, mais, dans la meilleure tradition du négationnisme, présente les Arméniens eux-mêmes comme les auteurs du génocide [3]. Dans la propagande officielle azerbaïdjanaise, les Arméniens continuent d'être déshumanisés, comme l'illustre le honteux « Parc des trophées » récemment ouvert à Bakou [voir à ce propos l'article publié sur ce site le 22 avril 2021

<http://alencontre.org/societe/histoire/nous-sommes-a-nouveau-le-24-avril-je-veux-vous-rappeler-le-genocide-armenien.html>].

Pourquoi la Turquie a-t-elle soutenu l'Azerbaïdjan dans son effort de guerre ? Pourquoi la Turquie continue-t-elle à imposer un blocus économique à l'Arménie depuis le premier jour de son indépendance ? N'est-ce pas là l'héritage du génocide de 1915 ? Cent ans après l'anéantissement des Arméniens ottomans, la Turquie poursuit sa lutte contre l'Arménie nouvellement indépendante afin de contraindre Erevan à abandonner toute exigence liée au génocide, qu'il s'agisse de la reconnaissance politique du crime ou de toute forme de compensation matérielle. Si cela ne concerne pas les intellectuels turcs, alors qu'est-ce qui les concerne ?

Les intellectuels turcs ont découvert tardivement l'extermination des Arméniens, après un long silence de plus de 90 ans. Ils ont découvert l'histoire du génocide arménien avec Hrant Dink [écrivain et journaliste turco-arménien, assassiné par un nationaliste turc en 2007, il a créé le journal *Agos*, établi à Istanbul, et publié en turc et en arménien] et ses efforts incroyables pour réveiller les intellectuels turcs de leur amnésie.

Depuis, les intellectuels turcs semblent se satisfaire du fait de se souvenir de Hrant Dink. Il leur suffit de dire : « mon ami Hrant Dink a dit » pour effacer tous leurs péchés moraux. Les intellectuels turcs ont peut-être découvert - tardivement - qu'il y avait un génocide - mais ils sont encore loin d'en assumer les conséquences politiques, sans parler des conséquences morales. Pour eux, la lutte centenaire pour la reconnaissance du génocide arménien et pour que justice soit rendue aux Arméniens semble commencer mais aussi se terminer avec Hrant Dink.

L'ombre épaisse de 1915 est présente non seulement en Turquie mais aussi dans le Caucase. Plus que jamais, nous devons faire face à notre passé, déconstruire le nationalisme et le militarisme et rendre la paix et la justice possibles. Et dans ce combat, nous attendons toujours d'entendre les voix des intellectuels turcs.

Vicken Cheterian contribue régulièrement à l'hebdomadaire *Agos*.

[Abonnez-vous](#) à la Lettre de nouveautés du site *ESSF* et recevez par courriel la liste des articles parus, en français ou en anglais.

P.-S.

A l'encontre

<https://alencontre.org/asie/turquie/linsupportable-silence-des-intellectuels-turcs.html>

Notes

[1] Vicken Cheterian, « Why Turkey is a factor of War, and not of Peace in Karabakh Conflict ? », *Agos*, 10 janvier 2020.

[2] Vicken Cheterian, « The Last Closed Border of the Cold War : Turkey-Armenia », *Journal of Borderlands Studies*, 6 février 2017

[3] Vicken Cheterian, « The Uses and Abuses of History : Genocide and the Making of the Karabakh Conflict », *Europe-Asia Studies*, 31 juillet 2018.